

Le cul de Paul-Émile Borduas

Martin Faucher

Volume 51, numéro 3 (287), février 2010

Théâtre 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, M. (2010). Le cul de Paul-Émile Borduas. *Liberté*, 51(3), 73–80.

LE CUL DE PAUL-ÉMILE BORDUAS

Je suis un enfant d'Expo 67. Toute ma tendre enfance s'est déroulée à Granby sous le fameux poster des îles Sainte-Hélène et Notre-Dame que mes parents avaient suspendu à un des murs de la chambre à coucher que je partageais avec mon frère. Intrigué par ce gigantesque terrain de jeu qui déclassait impitoyablement notre célèbre zoo, je pouvais passer des journées entières à scruter tous ces pavillons aux formes et aux couleurs plus audacieuses les unes que les autres. Je m'imaginais déambulant parmi les inventions folles et les collections fabuleuses qui constituaient ces bâtiments sortis tout droit d'un esprit halluciné. Je me mourais de visiter ces pavillons, tous, un à un, patiemment, avidement. Ah, la grosse boule des États-Unis pis le minirail qui la traversait ! Ah, le Labyrinthe où on était, semblait-il, littéralement bombardé d'images psychédéliques ! Ah, le pavillon de la Russie avec ses cosmonautes qui flottaient dans le vide ! Ah, le pavillon de la France et sa sculpture musicale ! Ah, le pavillon du Québec tout en miroir avec son ascenseur qui faisait défiler le printemps, l'été, l'automne et l'hiver pendant la durée de la montée ! Et que dire de La Ronde, de sa Pitoune qui splashait tout un chacun, de la chauve-souris du Gyrotron qui semait la terreur lorsqu'elle surgissait d'une grosse poffe de boucane blanche ! Je brûlais alors d'être à

Montréal tous les jours, car, au dire de mes parents, Montréal était le monde !

Je suis un adolescent des Olympiques de 76. Du 17 juillet au 1^{er} août, j'ai passé un gros deux semaines encabané dans ma chambre enfin à moi tout seul, couché sur mon tapis *shag* orange qui recouvrait la plate-forme de *foam* que j'avais moi-même bricolée et qui me servait de lit. Seize heures par jour, hypnotisé et en transe, je regardais sur notre vieille télé en noir et blanc les cérémonies d'ouverture et de fermeture avec la reine, le premier ministre, le maire et ses grosses lunettes, sa femme, les autochtones pis le nu-vite dans un stade inachevé mais plein à craquer d'athlètes *top shape* qui trépignaient de fracasser des records de vitesse et de spectateurs en liesse qui imploraient que des miracles s'accomplissent *live* devant eux. Ah, la mer colorée des drapeaux flamboyants venus des quatre coins du monde ! Ah, les hymnes nationaux pétaradants qui accompagnaient les remises des médailles d'or, d'argent et de bronze ! Ah, les compétitions de cyclisme dans un vélodrome aux allures de vaisseau spatial ! Ah, les compétitions de natation avec des nageurs en Speedo barbotant dans des piscines démesurées ! Ah, les compétitions de biathlon, de triathlon et de décathlon, de sauts en hauteur, en longueur et en profondeur, d'équitation avec la princesse Anne pis de gymnastique avec la parfaite Nadia sur sa poutre ! Je brûlais d'être à Montréal tous les jours, car, au dire des commentateurs sportifs, Montréal était le monde !

Je suis un adulte du référendum de mai 80. La toute première fois que j'ai exercé mon droit de vote, c'est ce fameux 20 mai dans le sous-sol en briques brunes d'une église Saint-Benoît de Granby de plus en plus désertée de ses ouailles. Ah, ce radieux matin d'un pays nouveau ! Ah, la question longue avec tout plein d'incises dedans, de virgules pis d'affaires mal dites, pas dites, trop dites ! Ah, la soirée passée en famille, le cœur battant devant notre nouvelle grosse télé couleur à regarder Bernard Derome essayant de garder le contrôle de ses émotions dans son studio radio-canadien pendant que Denise Filiatrault, elle, jukée sur des bottes cosaques pétantes, s'époumonait à hurler à la foule anxieuse du centre Paul-Sauvé son allégresse lorsque le « oui » était en avance pis à faire la *cheerleader* lorsqu'il traînait de la patte ! Ah, le « non » final arrivé trop tôt dans la soirée ! Ah, mon père qui dit un gros « yes » de soulagement dans le salon ! Ah, l'autre père, le vrai, celui plein d'espérances déçues qui pleure, qui pleure et qui pleure dans les estrades du centre Paul-Sauvé avec son

bébé dans les bras ! Ah, la mer de drapeaux bleus ! Ah, René Lévesque pis son déchirant « à la prochaine fois » ! Malgré la douce amertume qui y planait, je brûlais d'être à Montréal ce soir-là, car, au dire des analystes politiques, le monde entier nous regardait essayer de nous mettre au monde.

Toute ma vie adulte s'est déroulée et continue de se dérouler à Montréal, la ville des rêves de mon enfance et de mon adolescence. Je travaille à Montréal à longueur d'année, j'y vis sans trop de peine, la vie n'y est pas trop chère, j'essaie de m'y épanouir, il y a encore de la place pour défricher, mais j'y trouve difficilement le moyen d'y brûler, n'y trouvant pas de brasier. Vivre une ville, ressentir intimement ce qui l'anime et l'agite, c'est la marcher et la remarquer de tous bords, tous côtés, les yeux, les oreilles, le cœur et l'âme ouverts à toute brique, à tout balcon et à tout arbre qui s'offre à soi. *Un Montréalais errant, banni de son foyer...* Je marche dans les rues de ma ville depuis maintenant vingt-sept ans et j'ai de moins en moins l'impression d'être au monde, ou à tout le moins d'être dans un monde auquel j'aurais souhaité appartenir. Où donc sont l'audace, la démesure, le goût du dépassement et de l'unicité ? Où sont donc l'impertinence et le goût du risque ? Où est donc la fierté de la chose bien pensée, bien faite et exécutée dans les règles de l'art ? Je marche dans les rues de ma ville et je vois bien, à tout ce que nous avons démoli, bâti ou laissé en friche, que kek chose de vital nous a échappé, a glissé entre nos doigts et est tombé dans la craque de la médiocrité, de la mollesse et de la mocheté consensuelle. Je marche dans les rues de ma ville et j'ai la désagréable sensation que nous sommes inaptes à saisir l'air du temps présent et l'air du temps futur. Je marche dans les rues de ma ville et je suis triste d'être montréalais, triste d'être québécois. Je marche dans les rues de ma ville, je regarde toutes les occasions ratées, tous les foirages de luxe qui prennent la forme de condos et de centres commerciaux de Gyproc, toutes les fautes de goût commises par les petits parvenus de province que nous sommes devenus à force de triompher à Vegas, et je suis submergé par un sentiment qui dépasse la simple tristesse : je me surprends à être empreint de nostalgie, sentiment pernicieux s'il en est un, car il incite quiconque à l'immobilisme ! De plus, cette nostalgie m'étonne vraiment, car je suis nostalgique d'une époque que je n'ai pas vraiment connue, je suis nostalgique de kek chose que je n'ai pressenti qu'à la porte de mon enfance et de mon adolescence fiévreuse. Je suis nostalgique d'un Montréal fervent, chevelu et poilu, d'un Montréal libre, curieux,

poète, patentoux, amoureux et fou. Mais, hélas, ma belle île Notre-Dame est une piste de course pour quétaines finis qui portent des strings griffés et qui boivent du champagne millésimé en compagnie de blondes escortes aux boules de Tupperware, mes chers pavillons de la France et du Québec ont été convertis en redoutables machines à sous fréquentées par des adultes consentants qui chient dans des couches avant de se tirer dans un racoin du stationnement souterrain plein d'autobus nolisés par l'âge d'or, mon 20 mai s'est transformé en inévitables Tim Hortons, Burger King, Dunkin' Donuts, McDonald's, Subway, Pizza Hut, Second Cup, Gap, American Apparel, Future Shop, Urban Outfitters, Urban Behavior, Foot Locker et Best Buy de la mondialisation.

Je marche dans les rues de ma ville. Espace Libre, Espace Go, Prospero, Aux Écuries, Usine C, La Chapelle, La Licorne, Théâtre du Rideau Vert, Théâtre de Quat'Sous, Théâtre Denise-Pelletier, Théâtre d'Aujourd'hui, Théâtre du Nouveau Monde. Des voix veulent s'y faire entendre. Des corps veulent s'y faire voir. Des pensées fulgurantes veulent surgir de cerveaux d'artistes inquiets, émotifs et révoltés afin de frapper de plein fouet l'âme blessée d'inconnus déboussolés, en mal de réflexion et de consolation, qui errent dans les rues de ma ville. Mais les halls étriqués de nos théâtres, qui sont désormais l'apanage d'architectes à l'*ego* démesuré et où l'on vend des spaghattes tendance à 20 piasses l'assiette, doivent d'abord et avant tout se faire remplir par trop d'abonnés qui ne sont surtout pas là pour être déçus et par des chroniqueuses culturelles speedées qui sont surtout là pour toute, toute, toutte, toutttttttte comprendre afin de pouvoir parler du show de manière youpelaiiii le lendemain matin pendant leur gros douze secondes de temps d'antenne. Mais les artistes inquiets, émotifs et révoltés qui ont tant envie de se kamikazer devant des parterres de huit ou de huit cents spectateurs ont désormais un *meter* de posé dans le cul par des syndicats soucieux de défendre leurs conditions socioéconomiques et par l'obligation d'avoir à travailler partout, partout, partout à la fois afin de pouvoir s'offrir à la fin de l'année un tout petit, petit REER qui leur assurera un minimum de dignité lorsqu'ils auront à faire soigner leur solitude/incontinence/alzheimer une fois leurs vieux jours arrivés.

Je passe devant les théâtres de ma ville et je me demande comment il se fait qu'en un laps de temps incroyablement court, on en soit arrivé à se plier si docilement aux diktats de l'implacable rentabilité artistique, rentabilité bien pire que la rentabilité économique,

car elle oblige au froid calcul stratégique plutôt qu'à la saine libération des pulsions du cœur et de l'intellect. Comment se fait-il qu'avec tous les fous furieux qui, il n'y a pas si longtemps, écrivaient, jouaient, concevaient et mettaient en scène avec leur graine, leur touffe, leurs aisselles poilues, leur clitoris, leur langue sale, bâtarde et acérée, avec leur cerveau gauche qui n'en finissait plus de pencher à gauche, sans se soucier de qui était dans la salle, nous en soyons venus à être des *shops* à *hits*, des machines à *buzz* à tout prix qui s'enchaînent à la queue leu leu?... Comment se fait-il que nous nous soyons coupés à ce point d'un répertoire théâtral exigeant qui ne demande qu'à être redécouvert et relu, au profit des toujours trois mêmes Molière? Comment se fait-il que les directrices et les directeurs de nos théâtres en soient réduits à s'accrocher à leur poste pour des durées de mandat éternelles, jusqu'à la fossilisation dans certains cas, de peur de ne pas trouver ailleurs des outils de création aussi attrayants et des jobs aussi payantes? Comment se fait-il que nos théâtres aient tellement de difficulté à réunir sous un même toit plusieurs équipes artistiques en même temps? Des équipes qui ne font pas que jouer devant des publics prêts à être désarçonnés, mais également des équipes qui fouillent, cherchent, errent, questionnent, palabrent, devisent, critiquent et refont longuement le monde dans le confort des salles de répétition? Comment se fait-il que les théâtres de ma ville n'aient toujours pas les moyens d'inclure des directeurs littéraires et des intellectuels de haut niveau au sein de leurs équipes permanentes? Est-il si dangereux de jouer et de penser sur une scène théâtrale montréalaise en 2010?

Je marche dans les rues de ma ville, le cœur en bandoulière. Après être passé devant l'édifice Saint-Suplice laissé sans vocation depuis trop longtemps, devant les beaux immeubles de pierres grises de la rue Saint-Denis placardés de *plywood* avant qu'ils fassent place nette à un hypothétique gros, gros hôpital politique, après être passé devant la devanture, elle aussi placardée de *plywood*, de cette sympathique épicerie familiale moyen-orientale de la Main qui vient de céder devant la brutalité du cash, du Café Cléopâtre qui vit ses derniers moments de débauche, je marche dans les rues de ma ville et je me retrouve au milieu de nulle part, c'est-à-dire sur la place des Festivals, au cœur du Quartier des spectacles. Étrange. Ici, il y a quelque quarante ans, on construisait une place pour les arts, maintenant c'est un quartier pour les spectacles, pour des shows...

C'est l'hiver, il fait frette, c'est blanc. Cette nouvelle place publique au cœur du cœur de mon Montréal, ce devrait être beau, audacieux, génial, non ? Non. Rien autour de moi qui ne sache m'allumer, me faire vibrer. Pourquoi ? Je suis planté debout parmi les trous de fontaine gelés qui constituent l'essentiel de cette Place, le vent ne transperce pas seulement mes os, il transperce mon âme aussi. Je suis au cœur de ma ville, Montréal grouille tout autour de moi, mais je ressens pourtant une désagréable impression de vide. Je scrute ce qui m'environne afin de mettre le doigt sur ce qui m'agace, me dérange, m'empêche de brûler. Ça y est ! J'ai trouvé ! Là, place des Festivals, derrière les deux *containers* blancs vitrés qui serviront éventuellement des queues de castor à des touristes en mal de calories vides, derrière les quatre gros poteaux recourbés qui évoquent trop bien le mât du Stade et qui servent à éclairer de couleurs pimpantes les autobus 80 et 129 qui défilent lorsqu'il n'y a pas de mégashows, je vois devant moi le cul des signataires de *Refus global*. Je vois le cul de Paul-Émile Borduas, le cul de Jean-Paul Riopelle, le cul de Marcel Barbeau, le cul de Jean-Paul Mousseau, le cul de Françoise Sullivan, le cul de Claude Gauvreau et autres consorts. Là, juste devant moi, dans toute son indolence, je vois le Musée d'art contemporain, lieu pourtant incontournable de la vie culturelle montréalaise et qui recèle en quantité des œuvres majeures créées par ces artistes visionnaires d'un Québec moderne, tourner résolument le dos à la place des Festivals et n'offrir à tout venant qu'un immense mur aveugle percé d'un beau trou permettant d'accéder à de commodités et sécuritaires stationnements souterrains. Et, pour n'être pas en reste, tout en haut de ce mur aveugle que ne percent que quelques fenêtres minuscules, telles des meurtrières de château fort, pour s'afficher, se *brander* comme on dit si bien maintenant, le Musée a installé une grande banderole où est écrit un coquin : *Le Musée du Quartier*. Sous-entendre, du Quartier des spectacles, bien évidemment ! Le Musée du Quartier comme on dit épicerie de quartier, ou dépanneur du coin. Ça fait plus peuple, ti-pop, pas prétentieux, plus sympa, surtout pas élitiste. Pourtant, ça aurait été une extraordinaire occasion d'extraire de *Refus global* les « Place à la magie ! Place aux mystères objectifs ! Place à l'amour ! », « Des perles incontrôlables suintent hors des murs », « Nous prenons allégrement l'entière responsabilité de demain » ou encore « Nos passions façonnent spontanément, imprévisiblement, nécessairement le futur », et de faire résonner ces mots avec flamboyance sur les murs de Montréal. Mais non, au lieu

de phrases écrites il y a plus de cinquante ans par des fous qui sont aujourd'hui toujours aussi rebelles, des phrases coups de fouet qui intimement le dépassement et l'élévation, on aura préféré un slogan *cute* concocté par une dynamique équipe de « créatifs » fringués qui portent des lunettes à grosses montures italiennes.

Je marche dans les rues de ma ville et maintenant je sais pourquoi je n'y brûle pas, ou si peu. On a mis les artistes de ma ville hors circuit, en vase clos, sous cloche, knock-out, loin de son cœur. On a dégriffé les artistes de ma ville. On ne veut pas vraiment entendre l'essence de leurs paroles, on veut d'abord et avant tout s'assurer de leur rentabilité, de la visibilité qu'ils apportent aux dirigeants de ma ville, à ses commanditaires et à mon pseudo pays. À la place d'honneur qu'on devrait réserver aux plus fougueux, aux plus baveux, aux plus talentueux et aux plus inspirés de nos artistes, on préfère ériger tout un quartier dicté par les volontés d'habiles promoteurs culturels qui veulent tellement, tellement nous mettre sur la *map*, qui veulent tellement, tellement que nous devenions une belle piste d'atterrissage lisse et asphaltée pour les clowns cosmonautes multimillionnaires que nous aspirons tous secrètement à côtoyer un jour...

Je marche dans les rues de ma ville, la rage au cœur. Je suis un enfant d'Expo 67, un adolescent des Olympiques de 76, un adulte du 20 mai 80, je nous trouve rendus ben plates, ben gérants de caisse pop, ben mélamine, ben IMAX, ben « apportez votre vin », ben « on va se parler des vraies affaires », ben « on en veut pour notre argent » ! Mais j'ai des fantasmes pour ma ville, des plans... Ah, si je pouvais moi aussi faire à Vegas un gros, gros, gros show ben payant, un show qui virevolte et flippe de tous bords, tous côtés, un cirque nouveau genre inspiré de la Poune, de Dodo et Denise, de Symphorien, de Suzanne Lapointe, de Lucien Hétu, de Bobino, Bobinette, Cré Basile et Michèle Richard, je deviendrais ben, ben riche et je pourrais ainsi faire le geste terroriste le plus jouissif et le plus poétique qui soit. À côté de la croix du mont Royal, au *top* de Montréal, je ferais ajouter en lettres de néon tantôt jaunes comme le soleil, tantôt rouges comme la plus sanglante des révolutions, tantôt bleues comme le plus doux des rêves, cette autre phrase de *Refus global* qui me bouleverse tant, car elle est résolument porteuse de mouvement et d'espoir :

« LENTEMENT LA BRÈCHE S'ÉLARGIT, SE RÉTRÉCIT, S'ÉLARGIT ENCORE. »

Trop longtemps nous avons été sous le couvert d'une chape de plomb. Ignorance, prudence, obéissance, méfiance de l'autre, de

l'inconnu et de l'ailleurs ont été notre lot. Grâce à la fougue et à la foi d'artistes croyant en un Québec meilleur et plus digne de ses aspirations profondes, il y a plus de cinquante ans, cette chape a éclaté en mille feux dans le ciel québécois et montréalais. Pour notre plus grand bonheur, la brèche s'est élargie.

Depuis maintenant trente ans, une chape d'asphalte de *driveway* de banlieue qu'on peut laver à la *hose*, une chape de mélamine de condos de luxe préfabriqués qu'on peut laver d'un coup de lavette imbibée de Lysol à odeur de pin, une chape de paillettes *gold* et *silver* qui nous lobotomise et nous fait voir la vie en rose nous recouvre insidieusement. Pour notre plus grand malheur, la brèche se rétrécit, mais nos aspirations profondes demeurent. Il faut à nouveau faire éclater la chape.

« LENTEMENT LA BRÈCHE S'ÉLARGIT, SE RÉTRÉCIT, S'ÉLARGIT ENCORE. »

Cette phrase serait écrite dans la nuit de Montréal en lettres si grosses et si brillantes qu'elle pourrait se lire de loin, de très loin, de si loin qu'un autre enfant de Granby la lirait à son tour dans sa propre nuit, qu'elle le ferait rêver et ferait en sorte qu'il viendrait me prêter main-forte dans les rues de ma ville, car je dois avouer que j'en ai bien besoin.